

Entre ironie et sincérité : usages du trivial et du dérisoire dans la littérature québécoise contemporaine

Journée d'étude organisée par Laurence Côté-Fournier et Martine-Emmanuelle Lapointe au CRILCQ de l'Université de Montréal

L'apparition de nombreux lieux de publications à partir des années 2000, tant du côté des revues que des maisons d'édition québécoise, a laissé place à des voix ayant un intérêt particulier pour les clichés, le dérisoire et le trivial, sans toutefois que les auteurs n'aient des poétiques et des positions unifiées. Les références à la culture populaire et aux marques commerciales, notamment, occupent une place importante dans les œuvres récentes. Toutefois, qu'elles soient présentées comme symbole d'aliénation (Guillaume Corbeil, *Nous voir nous*), utilisées à des fins parodiques et satiriques (Patrice Lessard, *Excellence poulet*), ou exposées dans une démarche de mise en valeur de préoccupations associées au féminin (Chloé Savoie-Bernard, *Des femmes savantes*), leur sens varie tout autant que la posture auctoriale de ceux et celles qui les emploient. Le traitement des lieux communs et du trivial varie entre adhésion et dénonciation, et cette ambivalence se donne à lire dans l'énonciation des œuvres : comment interpréter les listes de Marc-Antoine K. Phaneuf (*Cavalcade en cyclorama*), où les références forment le texte même, l'accumulation d'achats chez Marie Darsigny (*Filles*) ou encore la multiplication des sources de distractions chez Mathieu Arsenault (*La vie littéraire*) ? De plus, comment, dans son intégration des clichés et du dérisoire, ce travail esthétique marque-t-il une continuité ou une rupture avec des œuvres antérieures, notamment avec le Ducharme de *L'hiver de force* ou le ti-pop de Pierre Maheu ?

La nature même des lieux communs et des clichés accentue l'ambiguïté interprétative, puisqu'ils reposent sur la connaissance partagée entre auteur et lecteur de codes linguistiques et culturels (Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*). La même chose peut être affirmée pour qualifier l'usage du trivial et du dérisoire, ces catégories impliquant forcément un jugement de valeur sur les objets qu'elles incluent, jugement qui varie en fonction des communautés interprétatives et du lectorat visé. Du côté de la littérature américaine, les années 1990 et 2000 ont été traversées par nombre de débats sur l'usage de l'ironie et sur la pertinence d'une posture axée sur la mise à distance du réel, en particulier autour de l'œuvre de David Foster Wallace et du courant de la néo-sincérité. Si ces débats n'ont pas eu la même ampleur au Québec, ils n'en ont pas moins laissé des traces, comme en attestent les références à cet écrivain et à ce courant dans les romans (Nicolas Langelier, *Comment réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*) comme dans des essais critiques (Laurence Gough, « Rétablir sa foi en l'humanité »). Mais y a-t-il eu un changement dans l'utilisation de l'ironie dans les revues et les œuvres publiées au Québec ? Peut-on faire l'archéologie d'une tradition ironique québécoise qui ferait écho à celle, américaine, à laquelle Foster Wallace se référait dans ses critiques ?

Ceci soulève en corollaire la question de la spécificité québécoise des pratiques littéraires évoquées. D'autre part, des influences nouvelles, notamment médiatiques (internet, jeux vidéo, télévision), ont pu transformer le rapport des écrivains à la littérature comme à la culture populaire, le bousculement de la hiérarchie traditionnelle entre l'une et l'autre demandant à être analysé. Y a-t-il une modification de la place du *sérieux* en littérature ? Quelle conception de celle-ci est en jeu lorsqu'on préconise l'existence, comme Alain Farah l'a énoncé, d'une littérature de la niaiserie (« Que sont les niaiseux devenus ») ? Quelle est la part de critique liée à la *kulturindustrie* associée à l'usage de lieux communs ? Signe peut-être que la place de la littérature dans la société est remise en question, plusieurs revues fondées durant cette période ont

élaboré dans leurs premiers numéros un discours critique liée à la fonction de l'écrivain et de la pensée dans la cité, de l'adoption d'une théorie de la «dérision» par la *Conspiration dépressionniste* à l'ironie valorisée par l'*Inconvénient* comme mode de lecture du réel, en passant par la quête d'authenticité placée au centre de *Contre-jour*. Ces questionnements sont complémentaires aux pratiques de plusieurs écrivains, leurs positionnements essayistiques et leur insertion dans des réseaux de publication précis se présentant alors comme des clés d'interprétation possibles de leurs œuvres. Comment peut-on les lier ?

Cette journée d'étude, ouverte à des approches variées, des études de cas aux cartographies de réseaux, vise à obtenir un portrait de ces usages et à déterminer les significations et formes diverses qu'ils adoptent, en fonction des lieux de publication et des communautés interprétatives visées.